

# « Madame Butterfly » :

## Présentation

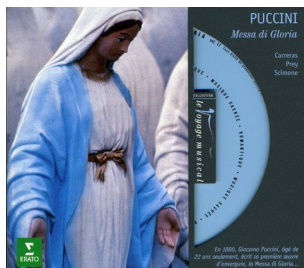


*Portrait de Giacomo Puccini*

### 1. Giacomo Puccini : éléments biographiques

C'est à Lucques, non loin de Florence, que Giacomo Puccini voit le jour le 22 décembre 1858. Il est le dernier descendant d'une longue lignée de musiciens. Son père, organiste respecté et compositeur occasionnel, dirige l'Institut Pacini, l'école de musique de la ville. À la mort de ce dernier, alors qu'il n'a que 6 ans, le petit

Giacomo est poussé par sa mère à perpétuer la tradition familiale, malgré de grandes difficultés financières. Il s'initie à l'orgue et au chant, puis intègre l'Institut que dirigeait son père, dont il sort diplômé en 1880 grâce à la composition d'une « Messa di gloria » très appréciée du jury.



Messa di Gloria / Giacomo Puccini ; José Carreras, Hermann Prey ; The Ambrosian Singers,, Orchestre Philharmonia dirigés par Claudio Scimone.- Erato Disques, 1999.- 1 CD 48 mn.

**3 PUC 43**

Grâce à l'obtention d'une bourse d'étude, Il entre ensuite au Conservatoire de Milan, où il se perfectionne auprès d'Antonio Bazzini

et d'Amilcare Ponchielli, célèbres à l'époque, l'un pour ses talents de violonistes et sa « Ronde des lutins » pour

violon et orchestre, l'autre pour ses opéras, en particulier « La Gioconda » et sa fameuse « Danse des heures ».

Bien qu'il s'adonne, dans le cadre de ses études, à la composition d'œuvres symphoniques ou liturgiques, sa vocation est déjà affirmée depuis ce jour de 1876 où il a assisté à une représentation de « Aida », de Verdi : il veut écrire des opéras. Ses premiers pas dans le domaine lyrique sont un peu hésitants : il tente sa chance dès

1883 à un concours organisé par l'éditeur Sonzogno, où il présente « Le Villi », mais son manuscrit n'est pas retenu ; il parvient toutefois à faire jouer cette œuvre à Milan, et réussit à attirer l'attention de Ricordi, qui restera son éditeur jusqu'à la fin de sa vie. Son « Edgar », composé en 1889, connaît un demi-échec, mais avec « Manon Lescaut », d'après le roman de l'Abbé Prévost, Puccini accède enfin au succès en 1893.

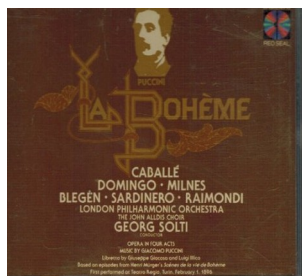


Manon Lescaut / Giacomo Puccini ; Anna Netrebko, Yuri Eyvasov, Armando Pina, Carlos Chausson ; Orchestre de la radio de Munich dirigé par Marco Armiliato.- Deutsche Gramophon.- 2 CD 62+67 mn.

**3.35 PUC**

Désormais à l'abri du besoin, Puccini se fait construire une villa à Torre del Lago et consacre sa vie à la composition. C'est là qu'il écrit « La Bohème » (1896), puis « Tosca » (1900), en collaboration avec deux librettistes dénichés par son éditeur, Luigi Illica et Giuseppe Giacosa. Puccini travaille assez lentement : après « Tosca », « Madame Butterfly » est créé en 1904.

Cette même année, âgé de 46 ans, Puccini épouse sa maîtresse Elvira Gemignani, une jeune veuve dont il a déjà deux enfants, mais ses infidélités répétées ruinent son couple. Ainsi, son opéra suivant, « La Fanciulla del West », sorte de western lyrique créé à New York en 1910, voit sa composition retardée par un scandale lié à ses frasques...



La Bohème / Giacomo Puccini ; Montserrat Caballé, Plácido Domingo, Sherrill Milnes, Judith Blegen, Vicente Sardinero, Ruggero Raimondi ; Orchestre Philharmonique de Londres dirigé par Sir Georg Solti.- RCA , 1998.- 2 CD 52+52 mn+brochure 144 p.

**3.35 PUC**



Tosca / Giacomo Puccini ; Leontyne Price, Plácido Domingo, Sherrill Milnes ; New Philharmonia Orchestra dirigé par Zubin Mehta.- RCA, 1973.- 2 CD 46+68 mn+livret 18 p.- (The Sony Opera house)

**3.35 PUC**

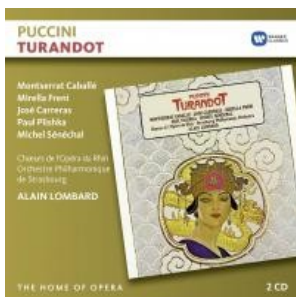
Pendant la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale, l'activité de Puccini ne faiblit pas, mais on lui reproche son manque d'engagement patriotique. Il produit « La Rondine (L'hirondelle) » en 1917 à Monte-Carlo, et surtout un ensemble de 3 opéras courts, regroupés sous le titre général de « Il Trittico (le triptyque) » : « Il tabarro (La houppelande) », « Gianni Schicchi » et « Suor Angelica (Sœur Angélique) ». Dans une Europe ruinée par la guerre qui n'en

ne finit pas, il ne trouve aucune salle susceptible d'accueillir ses nouvelles créations ; c'est donc à New York qu'elles sont présentées au public en décembre 1918. Il s'attelle enfin à « Turandot », d'après Carlo Gozzi, mais n'a pas le temps de l'achever : la mort le surprend avant qu'il n'ait eu le temps de composer le duo final. Atteint d'un cancer de la gorge, il s'éteint à Bruxelles le 29 novembre 1924, 4 semaines avant son 66<sup>ème</sup> anniversaire.



Il Trittico (Il tabarro, Suor Angelica, Gianni Schicchi) / Giacomo Puccini ; Roberto Alagna, Angela Gheorghiu, José van Dam ; Orchestre Symphonique de Londres dirigé par Antonio Pappano,- Warner Classics, 1999.- 3 CD 53+56+54 mn+livret 27 p.- (The home of opera).

**3.35 PUC**



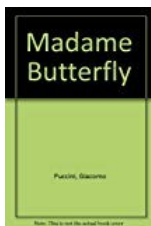
Turandot / Giacomo Puccini ; Michel Sénéchal, Mirella Freni, José Carreras, Montserrat Caballé ; Chœurs de l'Opéra du Rhin, Orchestre philharmonique de Strasbourg dirigés par Alain Lombard.- Warner Classics, 2016.- 2 CD 55 + 65 mn+livret 23 p.- (The home of opera).

**3.35 PUC**

## 2. Madame Butterfly



Madame Butterfly : bande originale du film de Frédéric Mitterrand / Giacomo Puccini ; Orchestre de Paris dirigé par James Conlon.- Sony Records, 1995.- 2 CD 62+73 mn+brochure 203 p. **3.35 PUC**



Madame Butterfly / Puccini.- Paris : Premières loges, 1993.- 151 p. : ill. en n. et bl. ; 25 cm.- (Avant-scène opéra ; 56). **782.1 PUC**

### a. Une source franco-américaine pour une japonaiserie italienne...

Le 5 mars 1900, le dramaturge américain David Belasco (1853-1931) crée à New York une pièce de théâtre intitulée « Madame Butterfly », adaptation d'un roman écrit 2 ans plus tôt par son compatriote John Luther Long (1861-1927). Ce dernier, passionné par la culture nipponne, raconte dans son livre une histoire inspirée par les souvenirs que lui a rapportés sa sœur, mariée à un missionnaire et qui a vécu quelque temps au Japon. Cette œuvre ressemble étrangement à « Madame Chrysanthème », un récit publié en 1885 par le Français Pierre Loti (1850-1923). Fidèle à son habitude consistant à nourrir ses écrits de son expérience personnelle, Pierre Loti y raconte en effet comment il a épousé une jeune Japonaise de Nagasaki aux termes d'un contrat d'un mois renouvelable ! Cette pratique, aussi étrange

qu'elle puisse nous paraître de nos jours, qui permet à un étranger d'épouser pour une période donnée et contre une forte somme d'argent une jeune fille qui peut ensuite se remarier avec un Japonais est alors courante dans l'Empire du Soleil Levant. Elle reçoit d'ailleurs l'aval officiel des autorités qui enregistrent l'union comme n'importe quel mariage et les parents de la jeune fille eux-mêmes donnent leur consentement à l'entremetteur chargé de conclure l'affaire moyennant une commission élevée. Le roman de Loti est adapté dès 1893 par André Messager (1853-1929) qui en tire un opéra léger, apparenté à ce que l'on nomme « comédie lyrique », bien loin de la « tragedia giapponese » qui fera le succès de Giacomo Puccini.

## b. Un accueil catastrophique

Puccini, après avoir créé « Tosca » en 1900, recherche un livret pour un nouvel opéra. Après avoir écarté diverses propositions (« Les Misérables » ou « Cyrano de Bergerac », notamment), il arrête son choix au début de l'année 1901 sur la pièce de Belasco. Curieusement, le compositeur, qui ne comprend pas un seul mot d'anglais, a été vivement enthousiasmé par une représentation donnée en langue originale ! Une fois réglées les négociations relatives aux droits, il commence le travail dès juillet 1901. Il s'attelle alors aux travaux préparatoires en compagnie de ses librettistes habituels, Luigi Illica et Giuseppe Giacosa, mais les difficultés surgissent rapidement, en particulier au sujet du découpage de l'ouvrage. Après 4 ans de travail, la création a finalement lieu le 17 février 1904 à la Scala de Milan, mais une cabale menée contre le compositeur (peut-être par un éditeur concurrent, ou encore par Pietro Mascagni, compositeur

rival, nul ne le sait...) gâche complètement la première.

Puccini remanie alors son œuvre en se rangeant à l'avis de ses librettistes et la redécoupe en 3 actes. En effet, le découpage en 2 actes voulu initialement par le compositeur dans un souci d'efficacité dramatique ne convient pas au public italien, habitué à un rythme moins intense et à une action en 3 parties. Dès la fin mai 1904, l'œuvre est présentée au public de Brescia avec cette nouvelle structure et allégée d'un bon millier de mesures : le succès est alors complet et permet à « Madame Butterfly » de commencer une carrière internationale. D'autres remaniements sont effectués au cours des deux années suivantes, jusqu'à la version définitive, celle qui est jouée le plus souvent de nos jours, et qui a été créée à l'Opéra-comique en décembre 1906.

## c. Japon et occident au début du XX<sup>ème</sup> siècle

Au moment de la composition de « Madame Butterfly », le Japon est pour les occidentaux un monde largement ignoré, objet des fantasmes les plus divers. Un demi-siècle plus tôt, il s'agissait encore d'un archipel fermé à toute influence extérieure, verrouillé par des chefs de guerre pratiquant une politique d'isolement volontaire, le *Sakoku* ; tout étranger foulant le sol nippon était ainsi passible de la peine de mort<sup>1</sup>.

Dès son élection en 1852, le président américain Franklin Pierce décide cependant d'envoyer un émissaire rencontrer le *Shogun*. La raison est purement économique : la Californie, qui a adhéré à l'Union en 1850 suite à la victoire américaine contre le Mexique deux ans plus

tôt, offre en effet une large façade maritime qui permet d'envisager des débouchés commerciaux importants vers le Pacifique et l'Extrême-orient. L'Amiral Perry, à la tête d'une flottille de 4 navires arrive donc dans la baie de Tokyo en juillet 1853 avec pour mission d'établir des relations commerciales avec l'Empire du Soleil Levant. D'abord réticents, les Japonais acceptent de signer le traité de Kanagawa avec les États-unis, première étape d'une coopération qui aboutit 15 ans plus tard au coup d'état qui précipite la chute du shogunat et restaure le pouvoir impérial ; c'est l'avènement de l'ère Meiji (1868-1912).

Avec la fin de l'isolement voulu par le régime féodal des *shogun*, le pays s'industrialise de façon foudroyante, devenant rapidement une puissance

---

1 Sentence rarement mise à exécution, mais qui était inscrite dans les lois du pays.

régionale avec laquelle il faudra bientôt compter.

L'influence culturelle américaine au Japon est rapide et caricaturale : les dirigeants nippons s'habillent à l'occidentale, portent cravate et queue de pie, se coiffent et se rasent comme les notables européens ou yankees, collectionnent les chapeaux haut-de-forme et les guêtres cirées... Dans un temps record, les élites du pays assimilent la plupart des codes vestimentaires, culturels et sociaux : il en va de la survie de l'archipel, qui peut ainsi contribuer au progrès scientifique et technique de la civilisation occidentale à laquelle elle s'ouvre. Avant même l'arrivée d'un consul américain, le *shogun* inaugure d'ailleurs un « institut de science occidentale ». Parallèlement, des conseillers américains forment des techniciens japonais, pendant que des missions catholiques et protestantes fondent des écoles. Plusieurs universités privées fonctionnant sur un modèle anglo-saxon sont déjà implantées à Tokyo en 1875 ; ces établissements véhiculent des idées telles que le respect des droits de l'homme, le libéralisme et la démocratie ou encore propagent les théories des économistes européens ou américains.

La transformation culturelle du pays s'appuie sur un capitalisme dur au service d'une industrialisation rapide, une armée puissante garante d'une constitution calquée sur celle de l'Allemagne de Bismarck et d'un pouvoir central fort. Les structures sociales du pays se trouvent bouleversées

en un laps de temps assez réduit, et le peuple se plie à de nouveaux usages venus de l'étranger, même si certaines traditions solidement ancrées perdurent.

En Occident à la même époque, le Japon devient à la mode : dans la haute bourgeoisie et l'aristocratie, il est de bon ton de porter le kimono, de collectionner les estampes et les ombrelles, de posséder des bibelots orientaux. Il s'agit toutefois d'une poétisation d'un Japon imaginaire, et non pas d'une assimilation à la fois nécessaire et volontaire d'une culture exogène. Alors que les Japonais se délectent de romans européens traduits dans leur langue et publiés en feuilleton dans les journaux, les occidentaux se contentent d'évoquer l'exotisme pittoresque de l'archipel dans des ouvrages écrits par des auteurs qui bien souvent n'y ont jamais mis les pieds. Au mimétisme et au désir d'adaptation nippons répondent la condescendance rêveuse mais néanmoins quelque peu colonialiste des Européens et des Nord-américains. Même si « Madame Butterfly » fait allusion à des coutumes encore en vigueur et attestées en 1885, l'Empire du Soleil Levant dépeint par Puccini, Illica et Giacosa reste une évocation fantasmée d'un pays où aucun d'eux ne s'est jamais rendu. La partition écrite par le compositeur ne fait d'ailleurs qu'effleurer les modes musicaux traditionnels japonais, glissant une gamme pentatonique par-ci ou un son de cloche par là, mais restant très fidèle à l'esprit de l'opéra italien du XX<sup>ème</sup> siècle commençant.

### 3. L'histoire de « Madame Butterfly »

#### a. Les rôles, les voix, l'orchestre

L'histoire se concentre autour de 5 personnages principaux, deux femmes et trois hommes, auxquels s'ajoutent 6 personnages secondaires et quelques figurants :

- Cio-Cio San, dite « Butterfly » (soprano)
- Suzuki, sa servante (mezzo soprano)

- Sir Francis Blummy Pinkerton, lieutenant de la marine américaine (ténor)
- Sharpless, consul américain à Nagasaki (baryton)
- Goro, entremetteur (ténor)
- Le Bonze, oncle de Cio-Cio San, (basse)
- Kate Pinkerton, épouse américaine de B. F. Pinkerton (mezzo soprano)
- Yakusidé, oncle de Cio-Cio San (baryton)
- La mère de Cio-Cio San (mezzo soprano)
- La tante de Cio-Cio San (mezzo soprano)
- La cousine de Cio-Cio San (mezzo soprano)
- Douleur, l'enfant de Cio-Cio San (rôle muet)

- des parents, des amis, des serviteurs...

Pour l'orchestre, l'ouvrage requiert un effectif d'une cinquantaine d'exécutants. On trouve ainsi une douzaine de bois (1 ottavino et 3 grandes flûtes, 2 hautbois et 1 cor anglais, 2 clarinettes et 1 clarone, 2 bassons), presque autant de cuivres (4 cors, 3 trompettes, 3 trombones, 1 trombone basse), des percussions variées (timbales, grosse caisse, tambours, triangles, cymbales) et bien entendu les cordes habituelles (violons I et II, altos, violoncelles, contrebasses ainsi qu'une harpe). À cet orchestre s'ajoutent des cloches, un tam-tam japonais ainsi que des chants d'oiseaux et une viole d'amour...

## b. Argument

**Premier acte.** La scène se déroule à Nagasaki, sur une colline qui domine la rade. L'entremetteur Goro introduit le lieutenant Pinkerton, de l'US Navy, dans la résidence que ce dernier vient d'acquérir. Il lui fait apprécier l'agencement intérieur et les astuces de l'architecture nipponne. Il lui présente le personnel de maison, et notamment Mlle Suzuki. Chacun attend l'arrivée de la jeune épouse de Pinkerton.

Arrive Sharpless, un ami du lieutenant qui exerce les fonctions de consul américain en poste à Nagasaki. Pinkerton évoque sa vision de l'existence : il aime l'aventure, se montre insouciant, et ne cache pas que le mariage qu'il a contracté avec une Japonaise n'a guère de valeur à ses yeux : il a obtenu la main de la jeune fille pour 100 yens, au grand dam de Sharpless : celui-ci a entendu la jeune fille lors d'une visite qu'elle a faite au Consulat et elle lui a paru très éprise de son futur époux ! Séduit par sa jeunesse, son innocence et son exotisme, le lieutenant ne cache pas ses intentions : abuser de sa femme japonaise avant de

retourner au pays épouser « en vraies noces une véritable épouse américaine »... Choqué par la désinvolture avec laquelle Pinkerton parle de sa future, Sharpless trinque tout de même avec son hôte qui porte un toast à la grandeur des États-unis, sur les accents de l'hymne « The Star Spangled Banner ».

La jeune Cio-Cio San<sup>2</sup> arrive au sommet de la colline, accompagnée de quelques amies, et suivie du Commissaire Impérial et de l'Officier d'état-civil. Elle multiplie les révérences et les compliments et se présente à Sharpless : venue d'une famille aisée, elle a dû devenir geisha pour subvenir à ses besoins à la mort de son père. La jeune fille présente également sa famille : il y a là sa mère, tombée dans la pauvreté elle aussi, son oncle Yakusidé, porté sur la boisson, et ses cousines. Un autre oncle, Bonze de son état, n'a pas souhaité assister au mariage. Enfin, elle révèle son âge : elle n'a que 15 ans...

2 Cio-Cio San se traduit par « Papillon », soit Butterfly en anglais.

Les amies et les cousines de la mariée observent l'Américain avec intérêt mais aussi avec une pointe de jalousie. Sharpless tente en vain de faire comprendre à Pinkerton qu'il est criminel de jouer avec les sentiments de Butterfly, très fière et très amoureuse de son futur mari.

Pendant que l'on prépare le contrat de mariage, Butterfly, aidée de son fiancé, déballe les quelques objets qui constituent son trousseau. Parmi ces babioles se trouve un étui oblong dont elle ne veut rien dire. C'est Sharpless qui explique à Pinkerton qu'il s'agit du poignard que le Mikado avait offert au père de Butterfly avec l'ordre de se faire hara-kiri... La jeune mariée montre également des statuettes représentant les âmes de ses ancêtres mais révèle à Pinkerton qu'elle s'est convertie au christianisme afin de partager la même foi que son mari, sans toutefois en informer sa famille et en particulier son oncle le Bonze. La cérémonie de mariage a enfin lieu, avec la bénédiction des parents de la jeune fille. Une fois l'Officier d'état-civil et le Commissaire Impérial partis, Pinkerton tente de se débarrasser de sa belle-famille en distribuant sucreries et verres de whisky. Soudain, toute l'assistance se fige : le Bonze surgit et révèle à tous que la mariée a trahi les siens en se convertissant et en reniant le culte des ancêtres. Famille et amies s'en vont, non sans maudire la jeune mariée...

Resté seul avec sa femme effondrée par ces événements, Pinkerton la console. Le couple congédie les domestiques et s'apprête pour la nuit de noces. Butterfly raconte à Pinkerton comment elle a débordé hésité à épouser un occidental avant d'en tomber amoureuse. Son mari quant à lui s'émerveille de son charme enfantin ; le nom de Butterfly lui semble tout à fait approprié, elle qui paraît si fragile. Cio-Cio San s'inquiète toutefois de ce qu'en Occident, les papillons finissent transpercés

d'une épingle lorsqu'ils sont capturés, avant de s'abandonner à l'étreinte de son mari...

**Deuxième acte.** Dans la petite maison, Suzuki implore les dieux de consoler Butterfly. Les finances sont au plus bas, Pinkerton a disparu depuis longtemps et Suzuki craint qu'il ne revienne jamais. Butterfly espère encore, convaincue que, si son mari continue à payer le loyer par l'intermédiaire du consul Sharpless, c'est bien qu'il a l'intention de réapparaître. Suzuki n'est pas convaincue, mais pour sa maîtresse il n'y a pas de doute : « un beau jour, nous verrons un panache de fumée se lever sur la mer » annonçant le retour du croiseur sur lequel navigue son époux.

Sharpless arrive chez Cio-Cio San, conduit par Goro. Elle l'accueille avec empressement, lui faisant remarquer à quel point elle s'est adaptée aux mœurs américaines et insistant pour se faire appeler « Madame Pinkerton ». Le consul, un peu embarrassé, tente de lui faire part d'un courrier qu'il vient de recevoir du mari, mais la jeune femme ne cesse de l'interrompre. Elle se plaint notamment de ce que Goro persiste à lui proposer de nouveaux époux alors qu'elle est déjà mariée à Pinkerton. C'est précisément le moment que choisit l'un de ces prétendants, le riche prince Yamadori, pour lui rendre visite. Goro l'accueille et rappelle à Butterfly qu'au Japon, la loi prévoit que l'abandon du domicile conjugal équivaut au divorce. Cependant, la jeune femme rétorque qu'elle est soumise aux lois américaines, et qu'aux États-unis, le divorce s'obtient de façon moins expéditive, ce que confirme Sharpless, embarrassé...

En aparté, Goro annonce à Yamadori et Sharpless que le navire de Pinkerton est annoncé. Yamadori redoute le retour du marin, mais Sharpless explique, toujours sans être entendu de Butterfly, qu'il était



venu annoncer à cette dernière que son mari ne souhaitait pas la revoir. Yamadori et Goro repartent, et Sharpless essaie à nouveau de lire à Butterfly le courrier que lui a envoyé son époux. Comme précédemment, elle l'interrompt sans cesse et interprète chaque tronçon de phrase que le consul réussit à lire comme autant de promesses d'un retour prochain. Il finit par lui demander brusquement ce qu'elle ferait si jamais il annonçait qu'il ne reviendrait pas. D'abord décontenancée, elle lui répond qu'elle retournerait à sa vie de geisha, ou mieux encore, qu'elle mourrait. Avant de reconduire Sharpless à la porte, elle lui révèle qu'elle a eu un enfant de Pinkerton, un fils qu'elle a prénommé « Douleur » et qui sera rebaptisé « Joie » lorsque son papa sera revenu. La paternité de l'Américain ne fait aucun doute, puisqu'il s'agit d'un garçon blond aux yeux bleus, mais le père, disparu dès le lendemain du mariage, ignore jusqu'à son existence...

Suzuki paraît. Elle veut chasser Goro, qui est revenu furtivement, et qui tient des propos désobligeants à propos de Butterfly et des enfants sans père. Au moment où Butterfly s'apprête à poignarder l'entremetteur, sa femme de chambre annonce l'arrivée d'un navire de guerre dans la rade. Il s'agit du *Abraham Lincoln*, le croiseur de Pinkerton. Folle de joie, Butterfly voit dans cette arrivée inespérée la confirmation de ses espoirs. Impatiente de revoir son époux, elle prépare sa maison et se fait belle pour l'accueillir. Tout en ayant une pensée narquoise pour tous ceux qui ont mis en doute l'amour de Pinkerton, ou qui lui ont tourné le dos parce qu'elle épousait un étranger et se convertissait au christianisme, elle revêt la tenue qu'elle portait lors de son mariage et se prépare à observer l'arrivée de son mari dans le crépuscule en ménageant de petits trous dans la paroi de papier de la maison.

**Troisième acte.** La nuit a passé. Butterfly, qui a passé la nuit à veiller, va se reposer. C'est à ce moment que Pinkerton arrive, flanqué de Sharpless. Il demande à Suzuki des nouvelles de sa femme. La servante lui apprend qu'elle l'attend avec impatience depuis son départ et n'a jamais cessé de l'aimer ; ces propos ne font que confirmer ce que Sharpless lui a déjà dit. Suzuki aperçoit alors une femme dans le jardin : il s'agit de Mrs Kate Pinkerton, une Américaine que le lieutenant a épousée aux États-unis après son départ de Nagasaki. Pendant que Suzuki sort l'accueillir, Pinkerton, qui a enfin conscience des conséquences désastreuses de ses actes, propose de l'argent au consul pour subvenir aux besoins de la jeune Japonaise, avant de sortir de la maison. Suzuki et Kate entrent au moment précis où Butterfly sort de sa chambre. Elle se retrouve nez à nez avec le consul Sharpless, puis découvre la présence de Kate. Elle redoute que l'on ne lui annonce la mort du marin, mais n'imagine pas qu'il puisse la quitter, jusqu'à ce qu'elle comprenne qui est la nouvelle venue...

Kate demande à Butterfly de lui pardonner, et lui annonce que Pinkerton souhaite emmener l'enfant aux États-unis. La mère accepte, à condition que ce soit Pinkerton lui-même qui vienne le chercher dans l'heure qui suit. Elle refuse la somme d'argent que lui tend Sharpless, qui quitte la maison, et congédie Suzuki, qui pressent le pire.

Restée seule, Butterfly s'empare du sabre avec lequel son père s'était fait hara-kiri sur ordre du Mikado. Suzuki revient, accompagnée de Douleur. La jeune femme dissimule momentanément le sabre, serre son enfant contre son sein puis lui bande les yeux et se retire derrière un paravent pour s'immoler. Pinkerton et Sharpless se ruent dans la pièce, mais il est déjà trop tard, Butterfly est déjà morte.